

A woman with dark, curly hair styled in an updo is seen from behind, wearing a rich red, off-the-shoulder Victorian-style gown with a full, pleated skirt. She is standing on a gravel path with stone steps leading up to the left. The background shows a well-maintained garden with green grass and shrubs.

COUP  
*de*  
CŒUR

MIA VINCY  
*Le destin de Cassandra*

LONGHOPE ABBEY

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS



# Le destin de Cassandra

*Aux Éditions J'ai lu*

**LONGHOPE ABBEY**

1 – Les tribulations de Thea

*N° 13282*

2 – Les défis d'Arabella

*N° 13309*

MIA  
VINCY

LONGHOPE ABBEY - 3

Le destin  
de Cassandra

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Nicole Hibert*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
A WICKED KIND OF HUSBAND

© Inner Ballad Press, 2018

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2022

# 1

Les ennuis commencèrent avec le cognac.

Ou peut-être serait-il plus juste – au moins pour le cognac, qu'il ne faudrait pas rendre responsable de toutes les défaillances humaines – de dire que les ennuis étaient déjà là et que le cognac se borna à les révéler.

Cassandra connaissait mal les effets du cognac, cependant, alors qu'elle se tenait sur le seuil de la salle de bal à minuit, regardant Lucy chanter et danser dans la flaque de lumière que dispensait un candélabre, il lui parut clair que l'alcool jouait un rôle dans l'histoire.

Premier indice : Lucy ne dansait pas avec sa grâce coutumière. Sa valse – si l'on pouvait l'appeler ainsi – était ponctuée de petits sauts pareils à des hoquets. Elle portait en outre l'une des toilettes lourdement ornées de leur mère, qui datait du siècle précédent. Les jupes de brocart bleu et or, drapées sur d'amples paniers trois fois plus larges que les hanches de Lucy, traînaient sur le sol, menaçant à chaque pas de la faire trébucher. Les manches de dentelle voletaient autour de ses coudes et une vieille perruque vacillait sur sa tête.

Deuxième indice : Lucy fredonnait une chanson grivoise où il était question d'une fille qui perdait sa virginité. Ce n'était pas surprenant en soi, mais elle chantait faux, or une seule raison pouvait affecter sa voix argentine.

Et là, on en venait au troisième indice, le plus probant : la bouteille de cognac à laquelle Lucy s'agrippait comme elle se serait agrippée à un cavalier.

Cassandra soupira, ce qui fit trembler la flamme de sa chandelle. Si elle avait été moins lasse, après une soirée déprimante – encore une – à regarder le feu crépiter dans la cheminée du bureau paternel, elle aurait pu trouver le spectacle comique, mais elle en avait trop vu de semblables depuis un an. Si Lucy n'avait certes pas besoin de cognac pour se donner en spectacle, à l'évidence l'alcool lui donnait de l'allant.

— Cassandra ! s'exclama-t-elle. Je suis splendide, non ?

Elle pirouetta, s'immobilisa et ouvrit grand les bras. Le cognac, ou plutôt ce qu'il en restait, clapota dans la bouteille, et la perruque bascula pour atterrir dangereusement près du candélabre.

Puis, les bras toujours écartés, elle se mit à tourner comme une toupie. Cognac, pirouettes, larges jupes et chandelles. Cela allait mal finir.

— Splendide... l'adjectif m'est venu à l'esprit, rétorqua Cassandra en s'avançant vers elle. Avec quelques autres.

— Je vais à Londres ! claironna Lucy sans cesser de tourner. Je fréquenterai la Cour et je deviendrai la maîtresse du roi !

— On prétend qu'il est fou, tu pourrais donc lui plaire.

Cassandra tendit sa main libre.

— Si tu me donnais cette bouteille ?

Lucy s'arrêta, chancela et, par défi, avala une lampée de cognac.

— Être la maîtresse d'un homme, quel effet ça fait à ton avis ?

— J'espère qu'aucune de nous ne le découvrira.

— Ha ! Tu ne sais même pas quel effet ça fait d'être une épouse, madame DeWitt, alors que tu es mariée depuis deux ans !



Nouvelle pirouette, après quoi Lucy se lança dans un quadrille titubant et entonna une autre chanson où il s'agissait d'échapper à la vie conjugale, car « une fille de joie, c'est mieux qu'une épouse ».

Seigneur Dieu.

La plupart du temps, Cassandra avait le sentiment de se débrouiller plutôt bien.

Elle s'imposait de ne pas ruminer le passé et de ne pas s'inquiéter pour l'avenir. Elle remerciait le ciel pour ce qu'elle avait et s'interdisait d'aspirer à ce qu'elle ne pourrait jamais avoir. Grâce à elle, le domaine était prospère et la maisonnée paisible. Elle affrontait toutes les situations avec le sourire. Elle réussissait même à empêcher la chèvre de sa mère, maudite bête, de dévaster les rosiers.

Oui, la plupart du temps, elle se débrouillait bien.

Mais pas ce soir.

— Donne-moi cette bouteille, Lucy.

Celle-ci bondit en arrière en glapissant et l'inévitable se produisit : elle se prit dans ses jupes, la bouteille s'envola et alla se fracasser contre le mur, et Lucy tomba rudement par terre. Des vapeurs d'alcool se répandirent dans l'air et les flammes des chandelles frémirent avec appétit.

Cassandra se précipita vers sa sœur, craignant qu'elle ne se soit fait mal, mais Lucy se tordait de rire.

Le cognac n'était plus un problème, c'était déjà ça. On progressait.

— Si nous allions nous coucher, à présent, ô splendeur ?

Lucy leva le nez, ses cheveux bruns dégringolant sur ses épaules, son beau visage altéré par l'ivresse.

— Je veux encore du cognac ! C'était le cognac de papa, tu sais.

— Oui, je sais. Il y en a une bouteille à l'étage, mentit Cassandra. Allez, on monte.

Par miracle, elle réussit à entraîner sa sœur vers l'escalier et à le gravir sans que ni l'une ni l'autre se rompent le cou ou mettent le feu. Le salut – la chambre de Lucy – se trouvait au bout d'un couloir obscur.

On y était presque.

— Le cognac est français, bredouilla Lucy. Je veux être française. Les Français s'amuse plus que les Anglais !

— Indubitablement.

— L'Angleterre est assommante. Sunne Park est assommant. Cassandra est assoommante.

— Et Lucy est pompette.

— Pompette ! croassa Lucy. Pompette !

— Chut... tu vas réveiller Emily, M. Newell et mère.

— Rien ne peut réveiller maman. Elle dort depuis des années.

*In vino veritas.*

Cassandra ne commenta pas et s'appliqua à manœuvrer sa sœur sur le palier. Par chance, Lucy avait oublié le cognac, mais elle trébuchait et dérapait à qui mieux mieux.

— Allez, mademoiselle Pompette, dit-elle en la poussant dans le couloir, on va te mettre au lit avant que tu te tues.

— Est-ce que Charlie était pompette quand il s'est fait tuer ? Et papa, il était pompette quand il s'est fait tuer ?

Cassandra la lâcha brusquement, mais Lucy, quoique chancelante, ne s'écroula pas. La flamme de la chandelle éclairait ses traits, durs comme ils l'étaient parfois ces temps-ci : un visage dur et limpide comme du cristal. Elles échangèrent un long regard. Ce fut Lucy qui détourna les yeux la première et éclata d'un rire strident.

Une porte s'ouvrit et Cassandra distingua dans l'entrebâillement l'ovale pâle du visage d'Emily. La porte de

leur mère restait close. M. Newell devait être réveillé, mais il eut l'intelligence de ne pas se montrer.

Lucy empoigna ses jupes et s'éloigna.

— Je vais m'enfuir en Irlande ! s'écria-t-elle.

Cassandra lui emboîta le pas.

— Tu ne penses pas que les Irlandais ont assez souffert ?

— Peut-être qu'un pirate m'enlèvera. Si la chance me sourit.

— Si elle nous sourit à tous, corrigea Cassandra.

Elles étaient enfin arrivées à destination. Emportée dans son élan, Lucy traversa la pièce et, vacillante, se cramponna à une des colonnes du lit. Cassandra posa avec précaution la chandelle sur la table de chevet.

— Et maintenant, on enlève cette robe.

Elle parlait d'un ton enjoué. Peut-être rirait-elle aussi si elle pillait la réserve de cognac de leur père.

— Pauvre révérende mère Cassandra ! Qu'est-ce que tu vas faire de moi ? De la vilaine Lucy pompette ?

— Il n'y a qu'une chose à faire, répondit Cassandra, toujours joviale. Je vais te vendre au marché.

Lucy pivota, les yeux ronds comme des soucoupes.

— Me vendre ? À ton avis, combien je rapporterais ?

— Tu es si jolie dans cette robe... Vingt livres, pas un sou de moins.

— Vingt livres, répéta rêveusement Lucy.

Son humeur changea brusquement, une fois de plus. Elle montra les dents tel un animal sauvage.

— Ah oui, vends-moi ! Au moins, je partirai. Tu veux me garder ici jusqu'à ce que je sois vieille, laide et assommante comme toi. Toi, et ton mari qui a tellement honte de toi qu'il ne vient jamais te voir. Parce que ta vie est déjà finie, tu veux qu'on soit tous malheureux. Je te déteste !

C'était si méchant que Cassandra en eut le souffle coupé, ce qui ne lui permit pas de hurler à son tour qu'elle faisait des efforts, Lucy ne voyait donc pas

qu'elle faisait des efforts, que depuis des années leur famille s'effiloçait comme un vêtement mal cousu, qu'elle essayait de l'empêcher de se défaire complètement, mais qu'elle ne savait pas comment y parvenir, qu'elle aurait préféré ne pas avoir à s'en charger, mais que c'était ainsi.

Et dire que Lucy avait le culot de critiquer son mariage avec M. DeWitt ! Son mari était un étranger pour elle, et alors ? Père l'avait choisi, père estimait que c'était un homme bien et père disait qu'il fallait qu'elle soit mariée pour hériter de Sunne Park, afin que, s'il mourait, ils ne soient pas tous chassés d'ici. Elle l'avait fait pour eux, elle ne le regretterait pas, ça non, et si elle ne voyait jamais son mari et ne se rappelait plus son visage, c'était mieux ainsi. C'était bien mieux.

Cependant, comme toujours, ses lèvres restèrent scellées. Le mélodrame, les hurlements étaient réservés à Lucy. Cassandra était calme et raisonnable.

D'ailleurs, c'était son problème, pas celui de sa sœur. Il y avait hélas quelque chose de cassé chez Lucy que Cassandra ne comprenait pas et ne pouvait pas réparer.

Dans le silence lourd qui saturait l'atmosphère, Lucy émit un rire dément, tournoya et tomba à plat ventre... sur le lit, Dieu merci.

— Lucy va bien ? demanda une voix douce depuis le seuil de la chambre.

Cassandra ferma brièvement les yeux avant de pivoter et de sourire à Emily qui trituroit le bout de sa longue natte rousse. Chère et tendre Emily. Quatorze ans, mais dix ans d'âge mental.

— Elle a bu ? risqua-t-elle.

— Demain, il se peut qu'elle ait la migraine, répondit Cassandra.

Si enjouée, si gaie. Car oui, elle pouvait être gaie. La plupart du temps.

— La migraine, c'est mieux qu'un cœur brisé.

— Quoi ?

- C'est ce que dit Lucy.
- Dieu du ciel...
- Moi, je n'ai jamais été ivre.
- Je l'espère bien.
- Et toi ?
- Une dame ne se soûle pas.

Elle voulut prendre Emily dans ses bras, mais celle-ci fit un bond en arrière.

— Elle veut juste s'amuser ! lança-t-elle. Pourquoi tu ne la laisses pas faire ? Pourquoi tu es méchante ?

Sur ce, Emily se rua dans sa chambre et claqua la porte. Cassandra inspira, expira et ne bougea pas. Une sœur à la fois.

Elle esquissa néanmoins un vrai sourire en voyant le bouquet de violettes sur la table de chevet. Elle en huma le parfum suave. Elle les avait trouvées le matin même, écloses sous les haies qui bordaient l'allée. Le soleil perçait les nuages, les alouettes chantaient et les pies construisaient leur nid – le printemps arrivait de bonne heure cette année. Ravie, Cassandra avait cueilli une profusion de violettes et en avait fait des bouquets qu'elle avait disposés dans les chambres des uns et des autres afin que chacun sache que l'hiver s'achevait.

Lucy ne l'avait probablement pas remarqué.

Une marque sombre sur le pied de sa sœur attira soudain son attention : une petite tache de sang. Lucy avait dû marcher sur un éclat de verre. Elle ne s'était pas plainte pourtant, peut-être n'avait-elle rien senti. Un bon point pour l'ivresse.

— Oh, je me souviens de cette robe ! Je la portais le soir du bal des Beaumont.

Cette fois, c'était leur mère qui se tenait sur le seuil. Elle avait donc fini par se réveiller. Pour autant que Cassandra puisse en juger dans la pénombre, elle paraissait lucide.

— Le soir où j'ai rencontré votre père, quand nous avons dansé et que nous sommes tombés amoureux.

Elle joignit les mains, poussa un soupir heureux.

— C'est tout ce que demande Lucy, tu sais. Tu devrais la laisser profiter de sa jeunesse.

Elle se tut, fixant un point dans le vide. Quand elle regarda de nouveau Cassandra, elle avait aux lèvres ce sourire lumineux que ni l'âge ni le chagrin ne parvenaient à ternir.

— Tu seras magnifique quand tu feras tes débuts, Miranda, et tu trouveras un mari merveilleux. Un duc, il faut au moins ça pour toi !

Cassandra souriait à en avoir mal aux mâchoires, car que faire d'autre ? Quatre filles, c'était beaucoup. Que leur mère les confonde n'avait rien de surprenant.

— Je suis Cassandra, mère. Miranda et moi, nous avons déjà un mari.

Ni duc ni merveilleux, mais un mari tout de même.

— Euh... oui, bredouilla lady Charles.

Puis elle regagna sa chambre en chantonnant. Cassandra s'occuperait d'elle dans un moment.

D'abord Lucy. Elle la débarrassa de sa lourde robe, lui enfila une liseuse par-dessus sa chemise pour qu'elle ait bien chaud. Elle lui ôta ses bas, lui nettoya les pieds et vérifia qu'aucune écharde ou éclat de verre n'y étaient restés plantés. Elle revérifierait demain.

Quand Lucy commença à ronfler doucement, pelotonnée sous les couvertures, Cassandra posa les bas tachés de sang et le linge humide à côté de la cuvette, sur la coiffeuse. Puis elle quitta la pièce et ferma la porte.

Elle hésita. Elle regrettait déjà d'avoir laissé les bas et le linge sur la coiffeuse – comme un reproche mesquin, indigne d'elle –, mais refusait de retourner dans la chambre. Pas après ce que Lucy avait dit.

Non... le pire, c'était son regard. Ce regard de haine.

Les doigts crispés sur son bougeoir, Cassandra longea le couloir froid et obscur, bordé de portes closes. Devant la chambre du maître, à présent vide, elle s'arrêta.

Elle imagina son père, lord Charles Lightwell, ouvrant cette porte, souriant comme toujours, avec ses joues roses et ses cheveux roux ébouriffés. « Eh bien, Cassandra chérie, qu'a fait notre princesse Lucy cette fois ? lui dirait-il affectueusement. Allons chiper un gâteau à la cuisine et tu me raconteras tout. »

— Oh, papa, murmura-t-elle, j'essaie de veiller sur eux à votre place, mais ils ne me facilitent pas les choses ! Pourquoi a-t-il fallu que vous...

Elle soupira, balaya le couloir du regard. Sunne Park était là depuis trois cents ans, pourtant elle n'aurait pas été surprise de voir la demeure s'écrouler devant elle, brique rouge après brique rouge. Leur famille lui avait paru si solide – joyeuse, aimante, magnifique et appréciée de tous, avec leurs parents au centre, puis Miranda et Charlie, Cassandra, Lucy et Emily.

Pourtant ils disparaissaient les uns après les autres, emportés par la mort ou le mariage, ou la mélancolie. Elle s'était efforcée de préserver les liens qui unissaient ceux qui restaient, mais ils ne voulaient pas se laisser faire.

Le moment était venu pour Lucy de partir. Lors de la saison mondaine de l'année dernière, elles portaient encore le deuil de leur père et Cassandra avait eu la bêtise, la lâcheté et, oui, l'égoïsme de croire pouvoir gagner encore du temps. D'abord Lucy, ensuite Emily : tôt ou tard, elles s'en iraient et la laisseraient ici avec leur mère.

Certes, plus tôt elles s'en iraient, mieux ce serait pour elles. Cassandra serait très bien, seule ici avec lady Charles. Elle aimait Sunne Park et elle aimait sa mère, cela lui suffisait.

La plupart du temps.

S'arrachant à ses tristes pensées, elle alla toquer à la porte de M. Newell.

— Monsieur Newell ? appela-t-elle à voix basse. Je sais que vous êtes réveillé. Forcément, avec ce raffut.

Elle entendit des bruits et des grommellements dans la chambre, puis la porte s'ouvrit sur son secrétaire, un bougeoir à la main, sa robe de chambre marron pudiquement boutonnée sur son ventre proéminent. Son doux visage était fripé de sommeil et son bonnet de nuit de guingois sur son crâne chauve. Il jeta un coup d'œil inquiet par-dessus l'épaule de Cassandra. M. Newell n'était pas de la race des héros.

— Madame DeWitt ? En quoi puis-je vous aider ? Est-ce que Mlle Lucy...

— Nous devons organiser notre départ pour Londres.

— Londres ? répéta-t-il en redressant son bonnet de nuit qui glissa aussitôt qu'il eut retiré sa main. Mais... M. DeWitt préfère que vous restiez ici.

— Si ma mémoire est bonne, il a dit qu'il ne voulait pas que sa femme coure d'un bout à l'autre du pays et que je devais rester là où on m'avait mise.

C'était du moins ce qui était écrit dans la lettre que M. Newell lui avait remise la dernière fois qu'elle avait exprimé le désir de se rendre à Londres. D'après M. Newell, le mari de Cassandra dictait ses lettres à un régiment de secrétaires, qui omettaient gentiment de noter les imprécations de leur employeur.

— Malheureusement pour M. DeWitt, reprit-elle, la situation m'impose d'être...

Une pause, théâtrale en diable.

— ... casse-pieds.

— Casse-pieds. Oui. Ha, ha, bredouilla M. Newell, en proie à un grand désarroi.

« Une bande de casse-pieds. » Tels étaient les mots utilisés par M. DeWitt pour décrire Cassandra et sa famille dans la lettre d'introduction de M. Newell, deux ans plus tôt. Cassandra n'avait pas décidé d'embêter son mari. Simplement, le décès imprévisible de son père, moins d'un mois après leur mariage tout aussi imprévisible, signifiait qu'elle était – et donc lui aussi – propriétaire de Sunne Park. Elle avait naïvement



imaginé qu'il souhaiterait, sinon diriger activement le domaine, du moins... comment dire ? Venir le visiter ? Ne serait-ce qu'une fois ?

*J'ai quatre usines, trois domaines, un millier d'employés et une flotte marchande en pleine expansion, avait répondu son mari par écrit. Je n'ai pas le temps de m'occuper d'un misérable cottage au fin fond du Warwickshire. Mme DeWitt est sûrement capable d'apprendre toute seule comment tailler les rosiers et nourrir les cochons.*

Peu importait que Sunne Park fût un superbe manoir Tudor entouré de cinq cents hectares de bonne terre, et un paradis pour les cochons les plus dorlotés du centre de l'Angleterre.

Peu importait que M. DeWitt fût domicilié à Birmingham, à moins d'une journée de route.

*Nous avons contracté un mariage de convenance, ajoutait-il. Mme DeWitt porte mon nom, je ne vois pas ce qu'elle veut de plus.*

Il avait cependant dépêché M. Newell, récemment embauché en tant que secrétaire en charge des affaires matrimoniales, ainsi qu'un chaton gris aux yeux clairs, afin que la jeune femme ne se sente pas seule et ne fasse pas de bêtises, écrivait M. DeWitt.

Charmant, le mari putatif.

À vrai dire, Cassandra était tout à fait satisfaite de n'avoir pas affaire à lui, ses lettres indiquant qu'il était mal élevé et, à en croire les gazettes, se comportait encore plus mal. Elle n'en savait pas plus sur lui que le jour de leur mariage – leur unique rencontre. Joshua DeWitt était un veuf fortuné, fils illégitime d'un comte, lui avait expliqué lord Charles lorsqu'il l'avait convoquée dans son bureau et lui avait demandé d'épouser M. DeWitt, une semaine après que son fiancé, le séduisant vicomte de Bolderwood, s'était enfui avec une autre femme.

— Joshua est un homme bon, malgré ses manières, avait déclaré son père. Je ne te marierais pas à un individu en qui je n'aurais pas confiance. Ton frère Charlie nous ayant quittés, le notaire est catégorique : une fille ne peut hériter de mes biens qu'à condition d'être mariée, et je sais qu'après ma mort, Joshua prendra soin de vous tous.

Cassandra avait éclaté de rire.

— Allons, père, pourquoi parlez-vous de mourir ? Vous êtes en excellente santé.

Mais il avait insisté, il l'avait même suppliée ; alors elle avait épousé M. DeWitt. Un mois plus tard, son père mourait. Si M. DeWitt était un homme bon, elle n'en avait pas encore eu la preuve.

Elle lui était cependant reconnaissante de lui avoir envoyé M. Newell, que Lucy et Emily adoraient, et qui avait l'infinie patience d'un oncle affectueux. Sans oublier Bêta...

Une tête veloutée se frotta soudain contre sa jambe et des yeux de chat luirent dans la pénombre. Bêta ronronnait comme un moteur pour rappeler à sa maîtresse qu'il était l'heure d'aller dormir.

— C'est que, voyez-vous, poursuivait Cassandra, il est grand temps de présenter Lucy à la bonne société. Compte tenu des circonstances, je crois préférable de solliciter l'aide de ma grand-mère. La duchesse sera à Londres pour la saison, donc je dois y être aussi.

Mal à l'aise, M. Newell se dandinait d'un pied sur l'autre.

— Vous devez comprendre que M. DeWitt... Ma foi, il ne parle pas en l'air. Quand il prend une décision, il ne revient pas dessus. Or il vous a déjà dit non avec la plus grande fermeté.

Un mari ayant légalement tout pouvoir sur sa femme, Cassandra s'estimait heureuse que M. DeWitt ne s'occupe pas d'elle et exige juste qu'elle reste à sa place et le laisse tranquille.

Ce à quoi elle acceptait de se plier.

La plupart du temps.

— Malheureusement pour M. DeWitt, il faut absolument que Lucy fasse ses débuts dans le monde.

— Une lettre à votre grand-mère suffirait peut-être ?

— Je l'ai envisagé, néanmoins...

Cassandra écrivait consciencieusement à sa grand-mère quatre fois par an, et sa grand-mère lui répondait tout aussi consciencieusement. Il s'agissait surtout de faire savoir à l'autre qu'on était toujours vivant.

— Nos relations étant assez tendues, il est préférable que je la voie en personne. N'ayez crainte, vous ne paierez pas les pots cassés.

— Je ne crains pas M. DeWitt, se hâta-t-il de dire. Il n'est pas méchant. Ce n'est pas un homme... paisible, voilà tout. Il vous renverra immédiatement chez vous.

— Pas s'il ignore que je suis à Londres.

Bêta s'affala sur les pieds de sa maîtresse qui se pencha pour lui gratouiller la tête.

— Il voyage beaucoup et vous tient informé de ses allées et venues, n'est-ce pas ? Il suffira de trouver une période de la saison où il n'est pas à Londres.

— Hmm... On m'a prévenu qu'il comptait se rendre à Liverpool. Combien de temps pensez-vous rester à Londres ?

— Je dois simplement persuader ma grand-mère d'accueillir Lucy. Si nous nous organisons correctement, nous ne verrons pas du tout M. DeWitt.

## 2

— M. DeWitt est tout ce qu'un mari devrait être, déclara Cassandra à son amie Arabella tandis qu'elles flânaient dans Hyde Park trois semaines plus tard, par un bel après-midi. Il a le bon goût d'être riche, très généreux et toujours absent.

Ignorant le regard amusé quoique sceptique que lui décochait Arabella, Cassandra se concentra sur les merveilles qui les entouraient. D'un côté s'étirait la large allée de Rotten Row où cavaliers et calèches se croisaient, de l'autre s'étendait la Serpentine, le fameux lac. Et autour d'elles se pressaient ces centaines de promeneurs qui possédaient de beaux atours et le temps de les exhiber.

Dire que les deux amies « flânaient » était excessif. En réalité, se frayer un chemin dans la foule relevait davantage d'une sorte de lent quadrille improvisé : chassé à droite, glissade à gauche, et en avant.

Bien entendu, l'espace s'ouvrait par magie devant Arabella, lady Hardbury.

— L'absence est une tendance que beaucoup de femmes apprécient chez leur mari, déclara cette dernière. Je ne suis pas mariée avec Hardbury depuis assez longtemps pour que ce soit mon cas, pour autant, je suppose que le jour viendra où nous nous partagerons le pays en veillant à n'être jamais dans la même moitié.

— Ce serait surprenant, vous êtes trop amoureux.

— C'est vrai. D'ailleurs, que ferais-je pour me distraire si mon époux n'était pas dans les parages pour m'asticoter ?

Deux jeunes femmes vêtues de couleurs claires approchaient, bras dessus bras dessous. Elles ouvrirent la bouche pour parler à Arabella, et Cassandra prépara son sourire le plus aimable, mais son amie les fixa d'un air hautain. Les deux jeunes femmes passèrent leur chemin sans demander leur reste.

— Pourquoi ne pas leur adresser la parole ? demanda Cassandra.

— Elles ne sont pas suffisamment intéressantes.

— Tu avais promis, Arabella !

Révoltée, Cassandra s'arrêta net et faillit percuter un trio d'élégants gentlemen qui faillirent tomber tant ils se hâtèrent de s'incliner devant Arabella avant de s'enfuir.

— Comment suis-je censée me faire des relations si tu ne me laisses pas parler aux gens ?

— Encore faut-il choisir ses interlocuteurs. De toute façon, dès lors que tu seras avec moi, on ne te remarquera pas.

De fait, tout le monde voulait voir Arabella qui, depuis son mariage avec le marquis de Hardbury, avait escaladé les pentes escarpées de la haute société londonienne et planté résolument son drapeau au sommet. Les promeneurs l'observaient discrètement, la mine à la fois envieuse et craintive, puis chuchotaient des mots qui voletaient dans les airs entre les ombrelles et les plumes colorées des chapeaux – des mots comme « lady Hardbury » et « Cassandra Lightwell », « DeWitt » et « Bolderwood ».

— On me remarquera, ou plutôt on jaserà sur mon compte. Enfin... je suppose que c'est inévitable.

— Il ne faut surtout pas l'éviter. Quiconque n'est pas l'objet de ragots n'existe pas. Grâce à cette promenade

et à ta présence dans ma loge, ce soir au théâtre, ton nom sera demain sur toutes les lèvres.

— Bonté divine ! Combien de minutes consacrerait-on à ma petite personne ?

— Ne te vante pas, Cassandra. Tu n'es pas intéressante à ce point, ironisa Arabella. Encore qu'avec ton histoire familiale... disons, une trentaine de secondes ? Multiplie cela par trois mille conversations mondaines au minimum, cela nous fait... mille cinq cents minutes. La plupart des gens se couperaient en quatre pour qu'on leur accorde un peu de cette attention.

— Attends que je calcule... vingt-cinq heures de cancanage à mon sujet !

Aux anges, Cassandra fit tourner le manche de son ombrelle entre ses doigts.

— Les langues de vipère peuvent me dire merci !

Quel bonheur de se retrouver au milieu de la foule ! Lors de sa dernière promenade dans Hyde Park, elle était encore Cassandra Lightwell, fiancée à Harry – lord Bolderwood – et Charlie et leur père étaient vivants. Ensuite... mais c'était du passé. À présent, elle avait près de trois semaines devant elle avant que M. DeWitt rentre de Liverpool et elle avait la ferme intention de profiter pleinement de chaque instant.

Elle considérait donc que la promenade d'aujourd'hui avait pour but de faciliter son retour dans la bonne société et d'ouvrir la voie à Lucy. Elle avait cependant l'impression de visiter une ménagerie avec Arabella pour guide.

— Cet homme là-bas – Arabella indiquait un gentleman affublé d'une cravate nouée de façon si complexe qu'il avait sans doute fallu trois heures au bas mot pour parvenir à ce résultat – a été reconnu coupable de commerce adultère avec l'épouse de lord Oliver. Il a été condamné à vingt mille livres de dommages et intérêts, dont il n'a évidemment pas le premier sou. Et la rousse, là – elle montrait une femme d'une trentaine

d'années, dodue et pétillante, entourée d'un cercle d'admirateurs –, c'est lady Yardley. Elle a bien failli me damer le pion l'autre jour au club féminin de lecture. Quant à ce séduisant gentleman qui monte cette belle jument baie, il serait pour toi un amant des plus agréables.

Cassandra manqua de trébucher.

— Je... Pardon ? bégaya-t-elle.

— Ah, tu m'écoutes ! constata Arabella en riant.

Elle avait un rire mélodieux. Avant d'épouser lord Hardbury, elle riait rarement.

— Et puis, ce n'est pas comme si ton mariage avait une quelconque signification, enchaîna-t-elle. Tu t'es mariée uniquement pour préserver ton héritage, et lui... Rappelle-moi pourquoi il t'a épousée ?

— Parce que mon père le lui a demandé. Mais je ne prendrai pas un amant sous prétexte que j'en ai la possibilité, ou que M. DeWitt me trompe si j'en crois la rumeur. Pourquoi diable une femme coucherait-elle avec un homme si elle n'y est pas obligée ?

— Parce que c'est... Oh, peu importe ! J'ai vu ton M. DeWitt, quoiqu'on ne me l'ait pas encore présenté. Les gens ne savent pas sur quel pied danser avec lui. Ils font la moue parce que c'est un industriel, pourtant ils le reçoivent car investir dans ses affaires leur rapporte beaucoup d'argent. Ils disent que ce monsieur n'est pas de leur monde, cependant ils n'oublient pas qu'il est le fils d'un comte, et qu'il aurait été comte un jour si la bigamie de son père n'avait pas fait de lui un enfant illégitime. Résultat, il fait ce qui lui chante, il dit ce qui lui passe par la tête et personne n'ose s'interposer. Enfin, conclut Arabella l'air de ne pas y toucher, il est extrêmement séduisant.

Vraiment ? Lors de leur unique rencontre, le jour de leur mariage deux ans auparavant, Cassandra l'avait à peine regardé. Harry l'avait quittée, elle était en plein chagrin d'amour et pleurait son avenir brisé.

— Je me rappelle juste qu'il était maussade et brusque. J'ai pensé que, comme moi, il n'était pas enchanté d'épouser une inconnue.

Cassandra se souvenait surtout de l'attente interminable. D'abord à Birmingham, dans le salon de la demeure de M. DeWitt, où elle avait dû attendre que le marié daigne assister à la cérémonie. Son père bavardait avec le pasteur tout en agitant la dispense de bans qu'il avait extorquée à l'archevêque. Il flottait dans l'air cette odeur de renfermé propre aux pièces que l'on n'habite pas, et une pendule dérégulée égrenait pour Cassandra les dernières minutes de sa vie de célibataire. Finalement, M. DeWitt était entré en coup de vent. Lord Lightwell avait à peine fait les présentations que le marié s'était tourné vers le pasteur en déclarant : « Allons-y, je n'ai pas toute la journée. »

Et plus tard... Oh, Seigneur, plus tard ! Elle avait encore attendu, blottie sous les couvertures, que son époux accomplisse ce qui devait être accompli afin que le mariage soit consommé. « Faisons en sorte que ce soit aussi rapide et indolore que possible », avait-il dit. Ce n'était pas vraiment ce qu'une jeune fille vierge souhaitait entendre de la bouche de son mari pour leur nuit de noces.

Elle avait fermé les yeux. Il avait des mains douces, chaudes et pas désagréables. À plusieurs reprises, il lui avait conseillé de se détendre et elle y était presque arrivée, après quoi...

L'acte avait été un peu douloureux, mais rapide, Dieu merci. Son mari s'était figé en pestant entre ses dents et elle avait recommencé à respirer. Quand il était sorti du lit, elle était restée immobile, sans le regarder, pas même quand il avait lâché : « Si cela peut vous reconforter, je n'ai pas aimé non plus. C'est mieux ainsi. »

Elle n'avait pas demandé ce qu'il voulait dire par là ; elle souhaitait juste qu'il s'en aille, ce qu'il avait fait.



Le lendemain matin, lorsqu'elle s'était levée, il avait déjà quitté la ville. Elle avait regagné Sunne Park avec son père et ne l'avait plus jamais revu.

Elles n'avaient parcouru que quelques mètres quand Arabella l'agrippa par le coude et l'entraîna dans une autre direction.

— Passons par là.

— Qui fuyons-nous ?

— Je ne fuis personne. En revanche, toi, tu préfères éviter de croiser lady Bolderwood. Non, ne regarde pas.

Dieu sait comment, Cassandra réussit à marcher – elle avait les jambes en coton.

— J'ai raison de penser que tu ne souhaites pas rencontrer lady Bolderwood, n'est-ce pas ? s'enquit Arabella.

— Tôt ou tard, ce sera inévitable, mais aujourd'hui je n'en ai aucune envie. Je te remercie.

Cassandra ne put cependant s'empêcher de jeter un coup d'œil à la vicomtesse de Bolderwood, celle qui lui avait volé sa vie. Elle vit une femme au teint pâle, vêtue d'une toilette recherchée, jaune, qui mettait en valeur sa silhouette parfaite.

— Elle est jolie, murmura-t-elle.

— Elle a le genre de visage qu'on trouve joli jusqu'à ce qu'on le regarde de plus près et constate qu'il n'en est rien.

— Elle est très élégante et à la pointe de la mode.

— Lord et lady Bolderwood fréquentent des gens à la pointe de la mode. En ont-ils les moyens ? Cela reste à démontrer. On raconte qu'ils sont assidus aux tables de jeu et que leurs dettes enflent de jour en jour.

Cassandra en éprouva une joie mauvaise, qu'elle essaya de réprimer, mais après tout, cette femme lui avait pris son fiancé alors qu'elle pleurait encore la mort de son frère.

— Je refuse d'écouter les ragots, déclara-t-elle fermement.

Il en fallait plus pour démonter Arabella.

— On a le droit de parler des faiblesses d'autrui, sinon, comment se réconcilier avec les nôtres ? En outre, Cassandra, nous savons toutes deux que tu n'es pas aussi bonne que tu le prétends. Tu n'es pas un tout petit peu contente que la femme qui s'est enfuie avec ton fiancé traverse quelques difficultés ?

— Je préférerais voir Harry... lord Bolderwood souffrir. Si elle me l'a volé, lui s'est laissé voler.

— Quand tu les rencontreras, ce qui se produira fatalement, n'oublie pas de mentionner l'énorme fortune de ton mari.

— Ce serait vulgaire !

— Mais divertissant, rétorqua Arabella en lui décochant un regard pétillant de malice. Oh, regarde qui voilà ! Le duc de Dammerton, avec la ravissante Mlle Seaton ! Il paraît qu'il la courtise, ce que sa famille ne voit pas d'un bon œil parce qu'il est divorcé. C'est avec eux, ma chère, qu'il te faut bavarder.

Cassandra n'avait pas vu Leopold Halton, sixième duc de Dammerton, depuis une dizaine d'années. À l'époque, il venait régulièrement rendre visite aux Bell, leurs voisins. Entre-temps, il avait hérité d'un duché et avait fait un mariage scandaleux suivi d'un divorce non moins scandaleux, pourtant, il affichait toujours cet air distrait qui dissimulait un esprit acéré.

— Bonjour, lady Hardbury, déclara Sa Grâce avec un hochement de tête qu'Arabella daigna lui accorder en retour. Mademoiselle Cassandra... hmm, madame DeWitt, rectifia-t-il avec un vague sourire. Quel plaisir de vous revoir. DeWitt ne m'a pas dit que vous veniez à Londres.

Son mari parlait d'elle ? C'était déconcertant, comme s'il devenait brusquement un être réel.

— M. DeWitt est très occupé, répliqua-t-elle. Je suis sûre qu'il a des sujets de conversation infiniment plus intéressants que moi.

— Les femmes ne sont-elles pas le sujet de conversation le plus intéressant de tous ? Dieu sait que Hardbury ne tarit pas s'agissant de son épouse.

Il indiqua sa compagne d'un geste courtois.

— Vous connaissez Mlle Seaton ?

On fit les présentations, on échangea quelques menus propos. Soudain, l'attention de Cassandra fut attirée par une sorte de remue-ménage derrière elle, un bourdonnement insistant dans le brouhaha ambiant. Elle pivota et avisa un grand homme brun qui venait droit sur eux en brandissant un rouleau de documents.

— Dammerton, bon sang de bois ! s'exclama-t-il alors qu'il était encore à plusieurs mètres.

À l'évidence, les interrompre, jurer devant des dames et s'adresser à un duc de façon aussi grossière ne le tracassait pas le moins du monde.

— Vous ne pouvez pas rester en place cinq minutes, que je ne perde pas mon temps à vous pister ?

— Vous devriez acheter une clochette, suggéra le duc, imperturbable. Vous n'auriez qu'à l'agiter pour me faire accourir.

— Excellente idée !

L'homme pivota vers l'individu au teint sombre, très élégant, qui le suivait tranquillement, un petit sourire ironique aux lèvres.

— Notez ! Des clochettes pour faire accourir les gens.

Cassandra le regarda fixement – ce qui était tout à fait inconvenant. L'homme était maintenant immobile, pourtant l'air autour de lui continuait de vibrer. Il émanait de lui une vitalité troublante. Il portait des vêtements d'excellente qualité – redingote noire coupée à la perfection pour contenir des épaules incroyablement larges, culotte en daim moulante glissée dans de hautes bottes. Ces bottes étaient néanmoins poussiéreuses, sa cravate nouée de façon plus simple que ne le préconisait la mode, et, plus choquant, un début de

barbe ombrait son visage buriné, ce qui n'aurait pas surpris chez un travailleur manuel ou un débauché plus accoutumé à emboucher la bouteille qu'à manier le rasoir. Il était coiffé d'un élégant gibus et un anneau d'or brillait à son oreille gauche.

Quel étrange personnage !

— Dammerton, j'ai reçu d'excellentes nouvelles de Bristol, poursuivit-il. De mon employé qui travaille sur cette nouvelle science qui nous vient du Danemark<sup>1</sup> : le courant électrique, l'avenir ! Ils avancent à grands pas.

Le duc toussota et, montrant les dames :

— Peut-être que, puisque nous sommes en bonne compagnie...

— En bonne compagnie ?

Le nouveau venu jeta un regard circulaire comme s'il cherchait où était cette mystérieuse bonne compagnie, puis avisa les trois jeunes femmes.

— Et alors ? marmonna-t-il, manifestement déconcerté. On s'en fiche !

Ce langage pour le moins direct fit tressaillir Mlle Seaton. Arabella donna un discret coup de coude à Cassandra qui n'osa pas la regarder – critiquer les manières des gens était l'un des passe-temps favoris de son amie.

Cassandra ne pouvait détacher ses yeux de cet homme étrangement magnétique, d'une ahurissante impolitesse, et cependant fascinant d'énergie.

— Il n'y a pas une minute à perdre ! enchaîna-t-il. La machine à vapeur, le gaz, c'est formidable, mais exploiter l'électricité... la civilisation en sera définitivement transformée !

Les yeux noirs de l'inconnu étincelaient et il gesticulait tellement qu'il manqua de frapper Mlle Seaton avec son rouleau de documents.

---

1. Allusion aux travaux de Hans Christian Ørsted, physicien et chimiste danois (1777-1851). (*N.d.T.*)

Arabella donna un autre coup de coude, plus sec, à Cassandra qui, de nouveau, n'y prêta pas attention.

— Je n'en doute pas, déclara Dammerton. Mais ces dames... vous pourriez peut-être...

— Quoi ?

— Être plus poli ? suggéra Cassandra sans réfléchir.

Bonté divine, à force de côtoyer ses sœurs, elle aussi en oubliait ses bonnes manières.

Cependant, comme si elle n'avait pas ouvert la bouche, l'inconnu poursuivit :

— Sacrebleu, Dammerton ! Nous vivons la période la plus extraordinaire de l'histoire humaine et vous voulez que je papote avec des femmes ? La vie est trop courte, je n'ai pas de temps à perdre avec des bêtises pareilles.

C'en fut trop !

— Si vous passiez moins de temps à vous plaindre de manquer de temps, monsieur, vous auriez peut-être celui de vous montrer poli, fit remarquer Cassandra de la voix suave qu'elle utilisait pour amadouer Lucy.

Les sourcils froncés, il se tourna vers elle et la détailla ostensiblement. Elle ne broncha pas, s'étonnant de se prendre ainsi de bec en public avec un malappris.

— Vous me sermonnez ? s'enquit-il.

— Je vous fais simplement remarquer qu'être poli prend moins de temps que rouspéter contre les règles de politesse.

Arabella lui agrippa le bras de manière incongrue, mais Cassandra ne parvenait pas à se dérober au regard intense qui la scrutait.

— Elle marque un point, ironisa le duc.

— C'est une question d'efficacité, asséna l'inconnu. Vous êtes en train de me faire perdre mon temps.

— Si vous nous aviez poliment saluées, ni vous ni moi ne perdriions notre temps.

— Si je vous avais poliment saluée, vous vous seriez crue autorisée à débiter des platitudes sur la mode,

les bals et autres niaiseries. Qu'est-ce qui vous amuse, Dammerton ?

Un horrible soupçon s'insinua alors dans l'esprit de Cassandra – le sourire amusé du duc, les doigts d'Arabella crispés sur son bras, les yeux ronds de Mlle Seaton et les picotements qu'elle-même éprouvait dans tout le corps.

Non... ce n'était pas possible.

— Vous faites un couple charmant tous les deux, déclara le duc.

— Je vous dispense de jouer les entremetteurs, grogna son interlocuteur. Je suis déjà marié.

— Moi aussi, dit machinalement Cassandra.

Elle avait le tournis et gardait les yeux rivés sur l'épingle de cravate du duc pour ne pas regarder le grand brun mal élevé.

Non, oh non !

— Je n'ignore pas que vous êtes mariés l'un et l'autre, rétorqua le duc en les dévisageant tour à tour. Mais vous, savez-vous que vous êtes mari et femme ?

Non, non.

Cassandra ferma les yeux. Le brouhaha s'estompa. Quelque part, très loin, quelqu'un jouait du cor. Il faisait une chaleur infernale. Elle étouffait dans cette robe. Hélas, elle était dehors, elle ne pouvait pas s'enfermer dans une pièce, claquer la porte au nez du monde et de cet homme trépidant.

Son mari.

Elle prit une profonde inspiration, rouvrit les paupières et découvrit qu'il l'observait, le front plissé.

Voilà, c'était lui, son mari. Joshua DeWitt. Avec le recul, c'était évident. Sauf qu'elle n'avait pas imaginé qu'il serait à Londres. En outre, le jour de leur mariage, il était rasé de près, sans chapeau, et s'il portait cette horrible boucle d'oreille, elle ne l'avait pas remarquée. Toutefois, si elle avait oublié son visage aux traits accusés, elle n'aurait pas dû oublier l'extraordinaire

énergie qu'il irradiait, comme si la foudre circulait dans ses veines.

Cette foudre qui frappa une fraction de seconde quand leurs regards se rencontrèrent. Puis il leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir.

Cassandra se rappela alors qu'ils étaient en public – un public de plus en plus nombreux, du reste. Les passants étaient visiblement fascinés par le spectacle : un duc scandaleux, une marquise intimidante, ainsi qu'un mari et sa femme qu'on n'avait jamais vus ensemble et qui ne s'étaient même pas reconnus.

Elle esquissa un aimable sourire.

— Bien sûr que nous le savons, Votre Grâce. Quand on est mariée depuis deux ans, on ne l'oublie pas.

Elle jeta un rapide coup d'œil à son époux – ou plutôt à son profil – et ajouta sur le ton de la confiance :

— Surtout quand on est mariée à un homme qui ne passe pas inaperçu.

Le duc les dévisagea de nouveau.

— Vous ne vous êtes même pas reconnus.

Cassandra glissa la main au creux du bras de son mari. Il sursauta, mais elle ne le lâcha pas et il ne se libéra pas. Il regardait la main posée sur sa manche comme s'il s'agissait d'une créature bizarre.

Cassandra s'efforçait d'ignorer ce corps viril tout près d'elle. Seigneur Dieu, elle avait couché avec cet homme. Une union brève et dérangeante, mais ce corps et le sien s'étaient... Bonté divine, où les couples trouvaient-ils le courage de se regarder en face, le matin au petit déjeuner ?

— Nous nous sommes déjà vus aujourd'hui, mentit-elle avec une facilité choquante. Nous n'avions donc pas besoin de nous saluer. C'eût été inutile, or nous savons tous que M. DeWitt déteste tout ce qui est inutile.

Elle lui tapota le bras, souriant de toutes ses dents, et attendit en retenant son souffle qu'il coopère.

À son grand soulagement, il lui tapota la main.

— Bien dit, madame DeWitt, rétorqua-t-il. Je sais qui elle est, elle sait qui je suis, nous n'avons pas besoin de nous le remémorer à chaque instant de la journée.

— Nous sommes parfaitement d'accord là-dessus, renchérit Cassandra. Moins nous perdons de temps en salutations superflues, plus nous avons le loisir de nous quereller au sujet des mauvaises manières de mon mari.

— Je vous souhaite bonne chance, madame DeWitt, rétorqua le duc avec une douce ironie.

Cassandra regarda Arabella, qui avait manifestement envie de rire et fit une moue signifiant sans doute : « J'ai essayé de te prévenir. »

— Tout cela est très bien, déclara DeWitt d'un ton brusque, mais ma... hum... femme et moi avons à parler en privé. Faites vos adieux, ma chère. Elle retourne demain dans le Warwickshire.

Cependant, avant qu'elle ait pu prendre congé, il s'éloigna, l'entraînant dans son sillage comme le courant emporte un fétu de paille.



### 3

Joshua s'efforçait de concilier la femme enjouée et spirituelle qui l'accompagnait avec la fille de lord Charles Lightwell, la créature quelconque et muette qu'il avait épousée deux ans auparavant. Il retrouvait chez elle quelque chose de son père, certains traits de son visage et son air chaleureux. Cela la rendait attirante, outre son apparence physique. Elle n'était peut-être pas vraiment belle, mais elle avait du charme.

Elle avait les cheveux châtains et les yeux verts – ou noisette, il n'aurait su le dire, et de toute façon, il s'en moquait. Elle s'abritait sous une ombrelle absurde et portait un chapeau encore plus absurde, mais sa robe verte était bien pensée : le corsage montrait qu'elle avait une superbe poitrine, néanmoins nul n'aurait pu lui reprocher d'attirer l'attention sur ladite poitrine.

Beaux cheveux, sourire aimable, manières exquises. Elle n'était pas l'épouse qu'elle était censée être. C'était tout ce qu'il savait d'elle et tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Elle marchait du même pas que lui – un bon point pour elle –, la main au creux de son coude, comme s'ils étaient des gens parfaitement civilisés. Tant mieux : plus vite ils seraient à la maison, plus vite il pourrait la renvoyer dans le Warwickshire, où était sa place.

— Das !

Joshua se tourna vers son secrétaire qui les suivait d'un pas nonchalant. Lui, au moins, était là où il était censé être.

— Trouvez-nous un fiacre.

Son épouse pivota aussi.

— Est-ce qu'il est...

— Ne me posez pas la question, j'en ai assez qu'on me la pose, grogna-t-il sans cesser d'avancer. Il est bengali. Je ne sais pas comment il a connu Bram, et je ne sais pas non plus pourquoi il a voulu venir ici.

— J'allais demander... Oh, peu importe.

Elle lui lâcha le bras et, pour se rendre encore plus insupportable, s'approcha du secrétaire qui, affligé de ces bonnes manières dont Joshua avait vainement tenté de le guérir, s'immobilisa.

— Bien que nous n'ayons pas été présentés en bonne et due forme, monsieur Das, je suis enchantée de faire votre connaissance.

Das s'inclina.

— Tout le plaisir est pour moi, madame DeWitt.

— Je présume que vous êtes le M. Das sur lequel M. Newell ne tarit pas d'éloges ?

— M. Newell est trop généreux.

— Vous êtes donc le secrétaire de mon mari ? Et en quoi consistent vos fonctions ?

— Cessez donc de jacasser, tous les deux ! rouspéta Joshua. Il est payé pour faire ce que je lui dis de faire. Et je viens de lui dire de trouver un fiacre, fissa !

Il désigna les grilles du parc, voulut saisir le bras de sa femme, mais elle se débrouilla pour glisser de nouveau la main au creux de son coude. Quand il essaya de se remettre en marche, elle ne bougea pas d'un pouce. Il ne pouvait s'éloigner sans la traîner derrière lui comme un paquet.

— J'imagine que vos fonctions ne se bornent pas à cela, reprit-elle à l'adresse de Das.

— En effet, madame, répondit-il dignement. Je suis également chargé de gérer les accès de mauvaise humeur.

Elle éclata de rire.

— Très drôle, marmonna Joshua en s'efforçant de ne pas remarquer que sa femme avait un rire chaleureux qui lui rappelait celui de lord Charles en plus... féminin.

— Quand on occupe vos fonctions, monsieur Das, il faut avoir le sens de l'humour.

— Je pense que nous avons cela en commun, madame DeWitt.

— Ça suffit, grogna Joshua. Vous n'êtes pas payé pour plaisanter ni flirter avec ma femme. Si vous devez absolument flirter avec elle, faites-le plus tard, durant vos moments libres. Maintenant, dépêchez-vous de nous amener ce fiacre.

Das obtempéra, cependant Mme DeWitt refusa d'accélérer l'allure. Joshua se força à ralentir, grinçant des dents et brassant l'air avec ses précieux documents. Il sentait sa main fine au creux de son coude, son épaule qui heurtait doucement son bras au rythme de leurs pas, sa jupe qui frôlait sa jambe.

Il lui coula un regard furtif : elle avait les joues roses, un petit sourire aux lèvres. Et par-dessus le marché, elle embaumait ce genre de parfum fleuri dont certaines femmes s'aspergent pour faire des ravages.

— Vous étiez censée rester dans le Warwickshire, grommela-t-il.

— Vous étiez censé être à Liverpool.

— Je ne vous ai pas autorisée à venir à Londres.

— Je ne vous ai pas demandé d'autorisation.

Il s'arrêta si brusquement qu'emportée par son élan, elle lui lâcha le bras et fit quelques pas avant de pouvoir s'arrêter à son tour. Elle lui décocha un regard interrogateur.

— Vous auriez dû, riposta-t-il.

Il s'approcha, elle lui reprit le bras et ils se remirent à marcher – même si Joshua ne savait plus trop qui guidait l'autre.

— Laissez-moi vous expliquer, madame DeWitt, comment un mariage fonctionne.

— Je suis tout ouïe, monsieur DeWitt.

— Je suis le mari, donc je dicte les règles qui me conviennent.

— Et moi, je suis la femme, donc je modifie les règles à ma guise.

Elle ne devait pas dire des choses pareilles. Qu'elle surgisse à Londres en chair et en os était déjà pénible. Qu'elle soit attirante était encore pire. Mais si elle se révélait sympathique, ce serait désastreux.

Et il n'était pas homme à tolérer le moindre désastre. Il estourbissait le désastre d'un coup de poing dans le nez, après quoi il fouillait ses poches à la recherche de bonbons et de pièces de monnaie.

Tout cela n'était pas moins perturbant. Oui, c'était le mot. Une épouse n'avait pas sa place dans sa vie. Avoir, de fait, une épouse n'était qu'un détail. Elle était peut-être sympathique, mais lui ne l'était pas. Sitôt qu'elle s'en apercevrait, elle partirait de son plein gré et tout redeviendrait normal.

— Vous semblez perplexe, déclara sa perturbante épouse, alors qu'ils atteignaient les grilles. Ai-je dit quelque chose qui vous déconcerte ?

— À peu près tout ce que vous dites me déconcerte. On croirait presque que vous avez un cerveau.

— Ne soyez pas contrarié. J'essaierai de ne pas m'en servir trop souvent.

Sans relever, il scruta la circulation, à la recherche de Das et du fiacre.

— Qui est Bram ? interrogea-t-elle.

— Pardon ?

— Vous avez dit que M. Das connaissait un dénommé Bram.

— C'est l'un de mes frères. Il vit en Inde.

— Vous avez des frères. Voyez, nous commençons à faire connaissance. N'est-ce pas charmant ?

— Non. Ah, voilà Das ! Cessez donc de lambiner, madame.

Dans la voiture, Joshua s'assit en face de sa femme. Elle était obligée de se pencher légèrement en avant à cause de son stupide chapeau, et elle s'appuya sur son ombrelle, à présent fermée et nichée dans les replis de sa robe, pour garder l'équilibre lorsque le fiacre s'ébranla.

— J'avais oublié combien Londres est excitante.

— Profitez-en tant que vous le pouvez. Vous repartez demain, décréta-t-il en tambourinant sur le rouleau de documents. Pourquoi diable souriez-vous ?

— M. Newell m'a dit que vous n'étiez pas de tout repos.

— Je n'ai pas besoin de repos, marmonna-t-il. Je ne suis jamais fatigué.

— Vous avez de la chance. Pour ma part, je suis parfois terriblement lasse.

Elle parlait d'une voix si douce qu'il l'entendait à peine. Une question lui monta aux lèvres, qu'il se hâta de ravalier. Demandez aux gens pourquoi ils sont tristes et l'instant d'après, votre vie s'emmêle dans la leur, ce qui n'est bon pour personne.

— Vous n'avez qu'à regagner votre cottage, vous reposer et me laisser tranquille.

— Oh, monsieur DeWitt, si seulement c'était si simple !

Sur ce, elle tourna la tête vers la vitre. Joshua étudia son profil. Mille pensées envahissaient son esprit. Cela n'avait rien d'inhabituel. Il avait toujours l'esprit en ébullition, mais d'ordinaire, ses pensées allaient et venaient tels des danseurs exécutant les figures d'une contredanse, en carré, en colonnes ou en cercle. En cet

instant, elles n'étaient pas en rythme, elles trébuchaient et se bouscullaient.

Il ne lui demanderait pas pourquoi elle était triste et lasse.

Certainement pas.

Il s'adossa à la banquette, ferma les yeux, et entreprit de remettre de l'ordre dans son esprit. *Électricité... Brevets... Investisseurs... Perspectives... Excitation... Désir... Épouse...*

*Bon sang de bois !*

*Reprenons.*

Lady Yardley avait laissé entendre que Joshua l'intéressait – lord Yardley avait laissé entendre que sa femme ne l'intéressait pas –, donc avec lady Yardley, il pourrait...

Il rouvrit les paupières et se redressa.

Non, pas maintenant. Impossible d'entamer une liaison quand sa femme était là. Et il ne pouvait pas coucher avec sa femme. Bah, tant pis. Il n'avait pas de temps pour une aventure. Après tout, le célibat ne l'avait pas tué.

— Vous êtes plus jolie que dans mon souvenir.

Elle tourna vers lui un regard où il lut de l'amusement et de la gentillesse. En réalité, il se souvenait à peine d'elle. Elle avait gardé la tête baissée durant toute la brève cérémonie de mariage et de toute façon, il avait soigneusement évité de la regarder. La suite s'était passée dans l'obscurité, tous deux avaient les yeux fermés et pensaient à autre chose.

— Vous êtes bien aimable. Je me rappelle vos paroles, le jour de notre mariage : on vous avait vanté la beauté des sœurs Lightwell et vous étiez déçu que je sois quelconque.

— Nous n'allons pas nous disputer pour ça. Au fait, quel âge avez-vous ? Vingt ans ?

— Vingt-deux.

— Un âge canonique.

Comment était-il à vingt-deux ans ? C'était six ans plus tôt, pourtant il lui semblait que cela remontait au déluge. Samuel avait deux ans à l'époque et Rachel l'amenait au bureau sous prétexte qu'il n'était jamais trop tôt pour apprendre. Cette année-là, ils avaient pris le risque d'investir tout leur argent dans l'acquisition et l'équipement de nouvelles usines. Résultat, ils avaient triplé leur fortune. Cette année-là, alors qu'ils regardaient Samuel découvrir le monde avec des étoiles dans les yeux, ils s'étaient juré de ne jamais faire travailler des enfants pour que les étoiles dans leurs yeux ne s'éteignent pas.

Il devait avoir quatorze ans et Rachel vingt-deux quand le père de cette dernière l'avait engagé. Il était trop jeune, trop anxieux et trop en colère pour la remarquer. Comment aurait-il pu imaginer que, cinq ans plus tard, elle l'épouserait et mourrait après cinq années de vie conjugale ?

— Monsieur DeWitt ? murmura son épouse avec sollicitude. Vous vous sentez mal ? J'espère que je ne vous ai pas contrarié ?

— Évidemment que vous me contrariez. Rentrez chez vous.

— Je crains que cela ne soit impossible. Voyez-vous, j'ai...

— Quoi encore ?

— J'ai des sœurs.

— Allons bon.

Ah oui ! Lord Charles avait effectivement plusieurs filles. Combien ? Joshua avait oublié, il savait juste qu'il y en avait un bataillon et qu'elles risquaient d'être déshéritées s'il n'en épousait pas une, puisque leur frère Charlie était décédé et que les filles devaient être mariées pour pouvoir hériter. Or celle qui était déjà mariée n'était que la belle-fille de lord Charles, celle qui allait se marier venait d'être plaquée par son fiancé, et toutes les autres étaient trop jeunes.